



COSTUMES MEXICAINS.

Filisola Calabrais.

Général de Cavalerie, commandant de la place de Mexico (d'après nature en 1826)

FILISOLA.

Si la France peut s'enorgueillir des Lafayette et l'Angleterre des Byrons, qui ont offert le tribut de leurs bras et de leur vie à la cause de la liberté du Nouveau-Monde et de la Grèce, l'Italie aussi peut réclamer sa part de gloire dans ces honorables combats. Ses enfans épars sur différentes contrées du globe n'osant envisager le sort de leur malheureuse patrie, déçue pour toujours dans son espérance de ressaisir le sceptre national, ont cherché sous l'étendard de l'étranger la gloire ou la mort; quelques-uns de ces élèves du siècle militaire de Napoléon ont offert leurs services au despotisme, mais la plus grande partie a trouvé sous les drapeaux de Bolivar le terme d'une carrière orageuse. Un très-petit nombre a survécu au climat, aux fatigues, aux privations de toutes espèces dans ces régions désertes de l'Amérique. Filisola, né sous le ciel ardent de la Calabre, est peut-être le seul Italien qui jouisse du prix de ses longs travaux. Entré fort jeune au service d'Espagne, après avoir fait les campagnes de la Péninsule contre les Français, il parvint au grade de lieutenant et fut envoyé après la paix au Mexique. Devenu capitaine il se distingua au commencement de l'insurrection par son courage et sa fermeté. Mais bientôt, appréciant la justice de la cause mexicaine, lorsqu'Iturbide était sur le point de succomber sous ses nombreux ennemis, il se déclara pour l'indépendance du Mexique et en assura avec la division qu'il commandait alors le triomphe définitif. Envoyé après cela à Guatemala qui voulait se détacher de la fédération mexicaine, il pacifia cette province par sa modération. Rappelé par le gouvernement à la capitale, il était dernièrement capitaine-général de l'état de Mexico, chéri des soldats et des citoyens, et père et protecteur de tous ses compatriotes que le hasard amène dans ces régions lointaines. La planche représente son costume de général de cavalerie.

MORELOS.

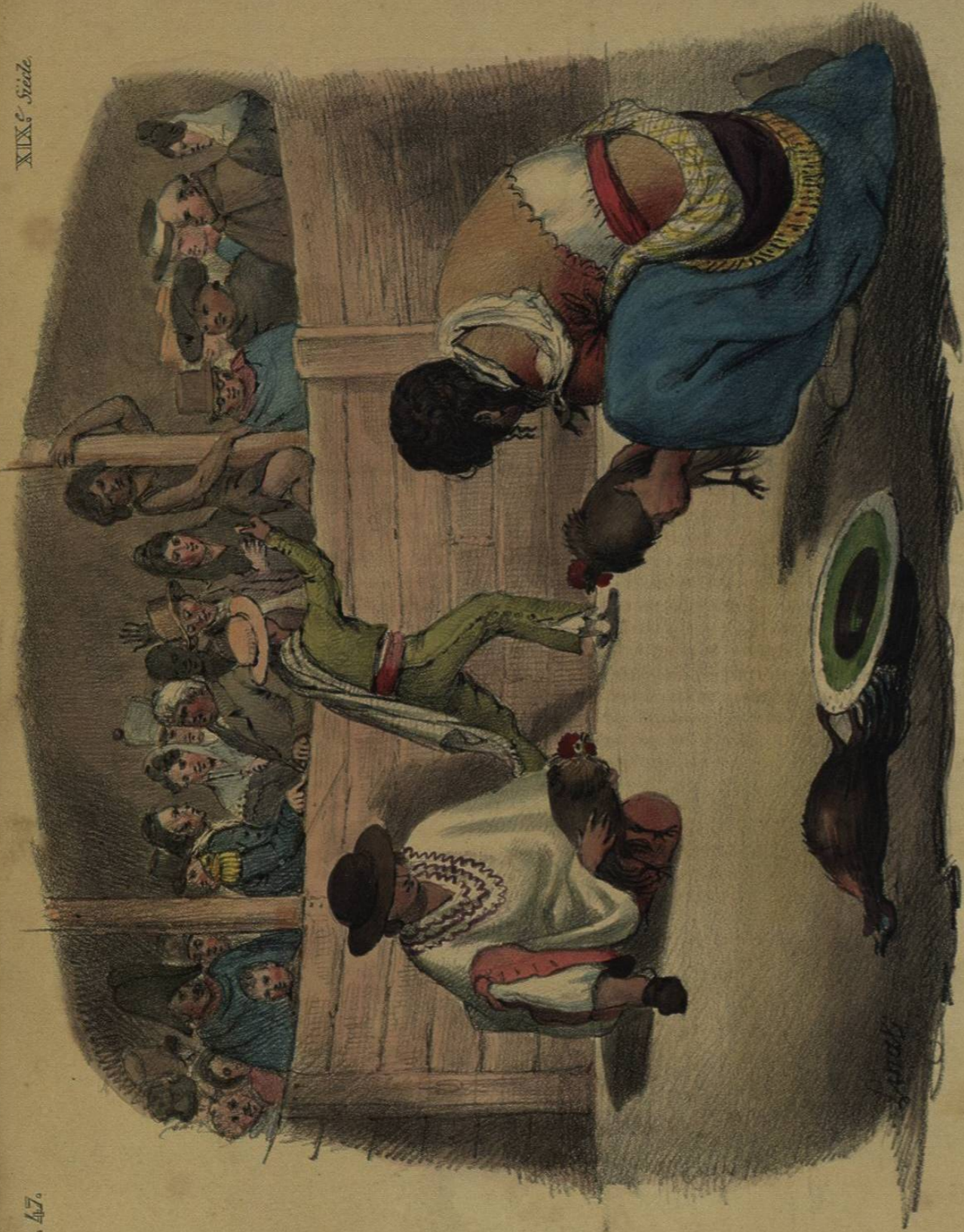
Encore un prêtre patriote : encore un martyr de l'indépendance. Le curé Morelos, après avoir donné les plus grands développemens à l'insurrection, après avoir organisé des armées, après leur avoir imprimé un mouvement qui lui survécut, fut enveloppé dans la même trahison qui livra Hidalgo, Matamoros, et Allende à la rigueur des Espagnols. Il a été nécessaire de présenter beaucoup de costumes religieux, parce que la nation mexicaine offre une physionomie tout ecclésiastique. Le culte et ses ministres sont partout. Dans le Jucatan ils font le commerce, dans les hautes terres ils exploitent les mines, dans les congrès des provinces, et dans les chambres représentatives ils sont très-nombreux. Dépositaires presque exclusifs jadis des sciences et des lettres, il n'est pas étonnant qu'ils aient joué un rôle important pour et contre l'indépendance, et que le gouvernement espagnol ait sévi plus particulièrement contre eux que contre les autres, car ils étaient censés devoir être les plus fidèles à la monarchie. Tombés presque tous sous le glaive castillan ce fut des rangs armés qu'ils formèrent que sortirent Guerrero, Bravo, Vittoria et les autres chefs qui maintinrent le feu de la révolution. Au moment où ceux-ci allaient succomber à leur tour Iturbide parut, et ralliant à lui l'opinion générale affermit enfin l'indépendance du Mexique; mais voulant l'exploiter pour son compte, et aveuglé par l'ambition de ceindre le bandeau royal, il fournit à Santanna l'occasion de se mettre à la tête du parti républicain qui le précipita du trône éphémère sur lequel il était monté. Santanna accusé d'ambition dut abdiquer son importance politique, et laissa sans chef le parti démocratique. Maintenant il est entré de nouveau dans la lice, et le temps doit décider de son élévation suprême ou de son exil.



COSTUMES MEXICAINS.

Le Curé Morelos.

Un des chefs de l'insurrection Mexicaine (Fusillé par les Espagnols.)



Pelea de Gallos.
Combat de coqs

COMBAT DE COQS.

Le jeu est la passion caractéristique des Mexicains, tout ce qui est chance les charme, mais il faut dire qu'avec cela ils ne se plaisent pas, comme les Espagnols, à celles qui mettent en danger la vie des hommes, et qui ensanglantent l'arène où elles ont lieu. La course des taureaux n'y est pas un spectacle aussi national qu'en Espagne, ou du moins elle y est réglée de manière à ne pas compromettre l'existence du Taureador. On n'aime pas non plus voir les chevaux éventrés et les taureaux percés par l'épée d'un cavalier. On se contente de les voir abattus par un nœud coulant, et fatigués par l'agilité de leurs poursuivans. Il n'en est pas ainsi du combat des coqs. Cet amusement, qui n'est guère commun en Espagne, fait les délices du peuple mexicain; car il offre un vaste champ aux paris. Ce n'est peut-être pas le spectacle dont on s'amuse, c'est l'occasion de risquer de l'argent qu'on saisit. Un vaste amphithéâtre avait été construit à Mexico pour ces sortes de combats, maintenant on y joue la comédie, et les coqs ont choisi d'autres emplacements. On ne sait pas de quoi l'on doit s'étonner davantage, de l'acharnement avec lequel se battent ces pauvres animaux jusqu'à perdre l'un ou l'autre la vie pour le barbare plaisir de l'homme, ou de la manie des joueurs qui jettent leur fortune et leur repos au hasard d'un coup d'éperon attaché à la patte d'un bipède emplumé. La planche ci-jointe représente la société mexicaine telle qu'elle se réunit et qu'elle se présente dans l'amphithéâtre des coqs. Hommes, femmes, vieillards, enfans, prêtres, militaires, de tous les rangs, se pressent autour du cirque et s'engagent dans les paris. Un homme parcourt les rangs des spectateurs, pour recueillir et prendre note des gageures. En attendant que les paris soient réglés, les maîtres des coqs les excitent pour qu'ils s'élancent avec plus de fureur au combat: tant qu'un coq conserve un souffle de vie, le combat n'est pas décidé; mais s'il fuit, il s'avoue vaincu, et ses parieurs ont perdu.

ENJAMBÉE DES GÉANS.

La planche qui termine cette collection, représente un amusement qui figure ordinairement dans les solennités et dans les fêtes religieuses ou patriotiques. Nos mâts de cocagne ne sont guère usités dans de semblables occasions. On fait taire alors la convoitise pour se donner le plaisir de cette sensation réservée aux habitans de l'air. On plante un mât de quarante à cinquante pieds de hauteur, surmonté d'une espèce de chapiteau de fer, placé en équilibre sur une pointe également de fer, plantée sur le haut du mât; à ce chapiteau, sont attachées quatre cordes fort solides, qui, relevées à leur extrémité, laissent une boucle assez grande pour que le corps d'un homme puisse y passer, et que la corde lui serve de siège. Les quatre joueurs ainsi placés commencent à courir en s'écartant du mât, et bientôt la force centrifuge se multipliant, ils abandonnent la terre et décrivent en l'air plusieurs circonférences de quelques centaines de pieds en se poursuivant sans jamais s'atteindre, et surpassent en rapidité le vol de l'aigle et du vautour. Une légère atteinte du pied contre terre suffit pour donner un nouvel essor à ces Icares, qui, bien différens de leur patron, n'ont pas à redouter la perte de leurs ailes, ni les gouffres profonds de la mer. Ce jeu qui n'offre aucun danger est un exercice salutaire et économique, qu'on pourrait adopter avec succès dans les maisons de campagne et dans les parcs de plaisance, comme auxiliaire ou remplaçant de la dangereuse escarpolette et des balançoires. Les gymnases de Paris en offrent une espèce d'imitation dans le jeu appelé l'enjambée des géans.

homme parcourt les rangs des spectateurs, pour reconnaître et prendre note des regards. En attendant que les pairs soient réglés, les autres des corps les excitent pour qu'ils s'ébranlent avec plus de force au combat; mais s'il faut, il s'avoue vaincu, et ses partisans ont perdu.

L'enjambée des géans.
Jeu Mexicain.



